

regarder, faut rire ; un nez en perroquet, un vrai singe, quoi ; fort des bras ; faible des jambes, excepté à 'a jambette ; un vrai paresseux pour la marche, par exemple, il ne veut jamais venir à la chasse plus loin que la Petite rivière, et encore ça le force

—Allons, je vois que ton Bibi n'est pas un type d'élégance, ça n'empêche pas que je serais curieux de le voir demain, pourrais-tu me le faire connaître ?

—Demain vous le verrez.

—Bien. Maintenant que nous sommes arrivés à la cabane de grand Pierre, je désirerais donner de mes propres mains la nourriture aux chiens afin d'en faire des amis.

Jean dit un mot aux esquimaux, qui firent claquer leurs grands fouets aux longues mèches de peau d'anguilles. Tous ces chiens intelligents se placèrent sur une ligne en arrière de leurs conducteurs. Jean alla chercher dans la cabane deux poches pleines de débris de chevreuils. Colas la distribua aux chiens qui tous lui témoignèrent leur reconnaissance, sans en excepter les deux jappeurs, comme les appelait Jean.

—Voyez-vous, bourgeois, ces bêtes savent déjà que vous êtes un ami pour eux. Avez-vous remarqué comme mes jappeurs frétilaient de la queue, quand vous leur avez donné la nourriture ?

—Oui, oui. Allons retrouver grand Pierre qui est déjà entré. J'ai quelque chose à lui demander avant de retourner à la ville. Grand Pierre, assis au coin de la cheminée, tenait deux de ses enfants sur ses genoux. Marie, accroupie sur une natte de paille de blé d'inde tressée, travaillait à des souliers de caribou, ornés de poils de porc-épic de différentes couleurs. En entrant, Colas remarqua qu'elle avait les yeux rouges comme si elle venait de pleurer.

—Marie, lui dit-il, sois courageuse comme toujours, ton mari reviendra avec moi avant la fin d'avril. Pendant son absence tu ne manqueras de rien pour toi et tes enfants. Demain je t'enverrai porter du lard, de la farine, des patates, et tout ce dont tu auras besoin. Tu as un bon bucher de bois à la porte, assez, je crois, pour tout l'hiver. Si tu avais besoin de quelque chose pendant notre absence, tu n'auras qu'à aller au magasin de M. Raclos, et il t'avancera ce que tu lui demanderas en mon nom. Tu sais où est le magasin de M. Raclos, dans la rue Sous le-fort ?

—Je le connais, dit-elle, en essuyant une larme qui s'échappait malgré elle de ses yeux reconnaissants.

—Merci, Colas : grand Pierre est prêt à partir, maintenant il n'aura plus d'inquiétude pour sa femme et les petits, ajouta le sauvage, en tendant la main à Colas.

—C'est bien, tu me diras demain tout ce dont tu auras besoin, je te le donnerai. Je voudrais partir au plus tôt, mais il n'y a pas encore assez de neige pour les traînes et les chiens ; il me faudra cinq à six jours pour terminer mes affaires ; je voudrais envoyer mes hommes en avant, pour *clairer* une route afin de passer les traînes sans aucun embarras par le plus court chemin jusqu'à Montréal. Tu connais la route, nous l'avons par-

courue ensemble l'hiver dernier ; elle est la meilleure, parce qu'elle est en dehors des courses ordinaires des sauvages, la plus directe comme la plus commode. Peux-tu partir demain avec mes hommes ? Tu leur serviras de guide, et ils travailleront à nettoyer la route des grosses branches et des troncs d'arbres renversés.

—Grand Pierre est prêt.

—Bien ! viens me trouver demain matin à dix heures, au magasin de M. Raclos, j'aurai encore quelques choses à te dire. Il faudra nous entendre sur les signes de la route. Si tu arrives à Montréal avant moi, tu iras trouver M. Lamothe et lui annoncer ma prochaine arrivée, sans cependant parler des chiens à personne. Tu n'auras pas besoin de m'attendre plus de quelques heures à Montréal, tu mèneras les hommes au bout supérieur de l'île de Montréal ; tu traverseras droit à la Croix plantée de l'autre côté de la rivière ; les hommes commenceront à nettoyer la route à partir de la grosse pierre, tu sais, où nous nous sommes arrêtés pour manger en revenant du lac Nipissing, l'hiver dernier, en raquettes. La route n'aura pas besoin d'avoir plus de deux à trois pieds de large, seulement pour passer les traînes sauvages. Tu comprends ?

—Oui.

—Avant de retourner à la ville, j'aimerais à voir les chiens attelés sur les traînes. Veux-tu, Jean, avertir les Esquimaux ? J'aimerais aussi atteler quelques chiens sur le traîneau à patins.

—Ça sera aisé, mon bourgeois.

—Je voudrais, s'il y a moyen, que le canot fût bien amarré sur le traîneau ; tu embarqueras le mat et la voile, et j'aurai besoin d'une gaffe pour diriger le traîneau.

—Si nous prenons le canot, il nous faudra trois chiens.

—Fais comme tu l'entendras. Tu mèneras les chiens et je gouvernerai.

Dix minutes après, tout était prêt. Colas examina avec soin les attelages. Il y en avait sept pour chaque traîne, attelés les uns devant les autres. Un esquimau, debout sur chaque traîne, le fouet à la main, attendait le signal. Colas était assis à l'arrière du canot, la gaffe à ses pieds. Avant de sauter dans le devant du canot, Jean demanda à son bourgeois où il voulait aller. Celui-ci, après avoir examiné le soleil, dit :

—Le vent a modéré, il n'est pas plus de trois heures et demie ; la glace est bonne, je pense que nous pourrions aller jusqu'à la chute et revenir avant la brumante. Qu'en penses-tu, Jean, toi qui connais les chiens ?

—Sans difficulté.

—Eh bien ! saute dans le canot, donne le signal nous suivrons par derrière pour voir l'allure des chiens.

Les Esquimaux, informés de la route à suivre, firent claquer leurs grands fouets au-dessus de la tête des chiens de tête. Les chiens partirent d'abord à un trot allongé, les deux traînes sauvages de front. Les deux jappeurs n'avaient point été attelés, ainsi qu'un autre jeune chien. Les deux premiers courraient en aboyant de chaque